

LA DRÔLE DE GUERRE

Le 1^{er} septembre, les blindés allemands franchissent la frontière polonaise sans préavis, sous un prétexte inventé. Hitler refusant de retirer ses troupes, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne le 3 septembre. La mobilisation générale en France s'effectue normalement, dans le calme mais sans enthousiasme véritable.

La Pologne est rapidement vaincue et partagée avec le nouvel allié, l'URSS. Puis c'est le tour du Danemark et de la Norvège.

Le 7 septembre, les troupes françaises franchissent la frontière allemande. L'occupation ne dépassera jamais une profondeur de 8 km sur 25 km de large. La population avait été évacuée, le terrain soigneusement miné et les Allemands avaient fait sauter les ponts. La première armée allemande, dégarnie, n'était pas en mesure de contre-attaquer et avait l'ordre de se contenter d'actions de guérilla et de se replier. Le 21 septembre, après l'écrasement de la Pologne, le généralissime Maurice Gamelin renonce à toute offensive, y compris contre la ligne Siegfried. Le général en chef était atteint de syphilis cérébrale, maladie qui laisse l'individu en bon état apparent, laisse les fonctions vitales et sexuelles intactes et n'attaque guère que les fonctions supérieures : mémoire, concentration, raisonnement et décision. Incapable de coordon-

ner les armées belges, anglaises et françaises, il ne faisait pas le poids en face d'un adversaire unique, déterminé et méthodique.

Le 10 mai 1940, Hitler lance la bataille de France en attaquant, avec l'apport de ses forces rapatriées de l'est, simultanément les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. Les mauvais souvenirs de l'occupation allemande en 1914-18, la brutalité de la *Blitz Krieg* et la guerre psychologique ont lancé sur les routes des centaines de milliers de civils néerlandais, belges, luxembourgeois et français, fuyant les combats. Au milieu des réfugiés, on trouvait des fonctionnaires : pompiers, policiers, administratifs abandonnant leur poste à cause d'ordres de départ pour une destination lointaine où ils n'étaient pas attendus. Pour aggraver la panique et le désordre, les avions qui mitraillaient les colonnes de fuyards étaient munis de puissantes sirènes.

Dès l'armistice de 1919, les militaires allemands, profitant du désordre politique et social, avaient patiemment préparé la revanche. Malgré l'amertume de la défaite du côté allemand et le ressentiment dû aux exactions du côté français, les échanges commerciaux et culturels étaient restés importants. Il existait de nombreuses associations franco-allemandes. Il était aisé de cibler des sympathisants du rapprochement des deux peuples. Travaillant normalement, discrets, connaissant bien les failles du système, ils se révélèrent faciles à contacter le jour où ils pouvaient être utiles. En lançant des ordres officiels incohérents, ils ont paralysé les mouvements de l'armée française et désorganisé les administrations. La victoire allemande a facilité leur évanouissement.

Tomville est à l'écart des grands axes. Quelques agriculteurs ont accueilli des membres de leur famille dont le domicile était détruit ou situé dans une zone d'hostilités. Le village

n'a pas été envahi par les réfugiés ou les militaires en déroute. Le seul médecin du village et des environs avait été rappelé provisoirement à l'hôpital de Caen pour s'occuper des blessés civils et militaires. J'étais en dernière année de médecine, mes stages étaient terminés, je pouvais terminer ma thèse en dehors de l'hôpital et j'avais l'autorisation officielle de le remplacer. La grosse difficulté était que je n'avais pas le permis de conduire. Ma bourse me permettait de subvenir à mes besoins essentiels, mais la carte rose était un rêve hors de portée. Faute de trouver un remplaçant possédant le fameux permis, le médecin me déposa un soir à son domicile et pria son épouse de me confier sa moto et de m'expliquer comment m'en servir : « Tu verras, ce n'est jamais qu'un vélo avec un moteur. Tu auras beaucoup de kilomètres à parcourir dans la campagne. » L'épouse n'avait pas confiance dans ses qualités pédagogiques pour enseigner la mécanique et avait téléphoné au garagiste du village pour qu'il vienne me donner une première leçon de conduite. Elle craignait aussi que je n'endommage la moto de son mari.

Le garagiste et ses ouvriers étaient occupés et je vis arriver une vieille guimbarde dont le tuyau d'échappement laissait échapper une longue traînée de fumée noirâtre et nauséabonde. Les bords des ailes de la carrosserie étaient festonnés par l'usure et les accrochages. Elle n'était pas trouée mais totalement rouillée et pas mal cabossée. Quelques écailles verdâtres évoquaient tout de même sa couleur d'origine. Je m'attendais à en voir émerger un mécanicien mal rasé dans un bleu de chauffe maculé de cambouis et de peinture. Surprise ! C'est une grande jeune femme élégante, à l'allure sportive qui sauta à pieds joints du véhicule par-dessus la portière bloquée. Ses cheveux châtain libres, son teint clair, son absence de

maquillage, ses yeux bleus la rendaient très séduisante. Ses longs doigts effilés gardaient des traces noires de cambouis. Sa salopette bleue avait subi de nombreux lavages, elle avait de nombreuses reprises, mais était impeccable. Elle me montra comment démarrer avec un coup sec sur le kick, puis m'expliqua le maniement des manettes pour accélérer ou freiner. Enfourchant la machine, elle effectua un huit impeccable sans poser le pied à terre et me fit signe de l'imiter. Je réussis à décrire un ovale irrégulier avec plusieurs appuis au sol. Avant de regagner son tas de ferraille, elle me jugea : « Pas mal pour un début ! Entraînez-vous, mais vous avez un besoin urgent de cours de perfectionnement pour vous déplacer sans problème sur nos mauvais chemins. Dès que vous avez un moment, faites un saut au garage et demandez Alice ! Je ne m'éloigne guère. À bientôt ! » Le clin d'œil qui accompagna ses paroles me rassura. L'épouse du médecin fit une grimace. Elle comptait le nombre de visiteurs pour que je ne triche pas, et n'aimait pas me voir occupé à autre chose que le soin des malades de son mari ou la mise en ordre des dossiers. Dès que j'avais un creux dans mon emploi du temps, je filais au garage. Peu à peu, je réussissais des huit impeccables et je devins incollable sur les carburants, le réglage des soupapes, le fonctionnement des carburateurs, des freins et l'avance à l'allumage. J'appris à braver les restrictions. Je devins capable de rouler à l'alcool et de démarrer à l'éther sans me brûler les mains. Mon hobby a toujours été le bricolage des moteurs de toutes sortes, j'étais aux anges. Mais peu à peu, je pris conscience que la présence d'Alice était un des motifs de mes passages au garage.

La bataille de France et la déroute avaient eu lieu à trois cents kilomètres. Le chaos et la déliquescence régnaient sur presque tout le territoire français, mais cette partie de la cam-

pagne, éloignée des grands axes routiers, n'était guère perturbée. Le garage montrait tous les signes de la prospérité. Ses locaux agrandis regorgeaient de pneus, de chambres à air et de pièces détachées de toutes les marques courantes d'automobiles ou de machines agricoles. Le tout était soigneusement classé et étiqueté. Il était remarquablement équipé : tour, fraiseuse, presse hydraulique permettaient la plupart des réparations ou des adaptations nécessaires. Tous les types de soudure étaient prévus : autogène, électrique, sous argon. Un atelier de peinture permettait la remise en état des vieilles carrosseries. Un énorme poêle à bois, au centre du garage, maintenait une température acceptable en hiver.

Les leçons étaient parfois interrompues par l'arrivée d'une réparation urgente, mais j'étais toujours convié à revenir avec un sourire complice d'Alice.